

recours au brin de paille. Maintenant taisez-vous, et ne vous remuez pas tant, sans quoi vous dérangeriez tout à fait vos couvertures.

XXII.

La brave femme n'eut besoin ni de prononcer le nom qui m'était si cher, ni de recourir au brin de paille; car je passai tout le jour très éveillé, prenant sans la moindre répugnance ce que l'on m'offrait, et écoutant les conversations de mes hôtes.

Vers le soir, le père Joseph arriva en effet. Quand on m'eut laissé seul avec lui, je le regardai assez longtemps sans savoir comment exprimer ce que je voulais lui dire: lorsque j'essayai de rompre le silence, il me fut impossible de prononcer une parole, et j'éclatai en sanglots.

—Manuel, me dit-il alors avec la plus grande amabilité, pourquoi cette agitation? L'émotion intérieure et le regret du passé ne sont pas seulement utiles, ils sont nécessaires; mais ils ont leurs temps, et après eux vient la paix de l'âme. Ne dois-tu pas jour maintenant de cette paix? Quelque nouveau nuage a-t-il déjà obscurci l'horizon qui se montrait si calme à tes yeux? Que te manque-t-il, dis-moi, et as-tu quelque désir?

—Oui, mon père, lui répondis-je, j'en ai un, et très ardent; je voudrais entrer dans l'Ordre Sarraphique.

En entendant ces paroles, prononcées avec une émotion dont la sincérité se trahissait par mes gémissements, le père Joseph inclina le front, et, les yeux fixés sur le soleil semblait méditer sa réponse. J'avais fait un effort extrême pour exprimer tout d'abord ma détermination, et je gardais pareillement le silence. A la fin il me dit:

—Mon fils, si tu ne cherches la solitude du cloître que pour te livrer aux rêveries de ton imagination, tu t'égaras. Le couvent, au lieu de t'offrir un remède, ne ferait qu'entretenir tes maux. Pour que l'on y puisse vivre, il faut qu'on en franchisse le seuil avec une âme saine.

—Je renonce au monde, lui dis-je.

—Et renonces-tu aussi à la pensée du monde? me demanda-t-il.

—Les plaisirs de la vie n'ont plus pour moi aucun attrait.

—Mais peux-tu me répondre qu'ils ne te poursuivent d'aucun souvenir dangereux?

—Dès maintenant je renonce à la société.

—Crois-tu donc que je n'y aie pas renoncé, moi aussi? Et pourtant tu vois que je suis obligé d'être chaque jour et à toute heure en rapport avec elle, afin de lui être utile. Pour toi, et d'après tes récentes idées qui peuvent avoir influé sur ta résolution d'aujourd'hui, le monde était un ennemi acharné contre ton bonheur, disposé à interpréter d'une manière défavorable tes plus belles actions, et à te persécuter sans relâche. Eh bien! auras-tu le courage de tenir tête à cet ennemi, de braver toutes ses embûches, et de lui rendre en bien tout le mal qu'il pourrait te faire?

—Du courage, en ai-je manqué pour me taire sous le coup d'une accusation injuste, et pour me contenir en présence de la jeune fille que vous savez?

Le père garda de nouveau un profond silence. Ses paupières étaient presque entièrement fermées; ses mains s'appuyaient sur le bord de mon lit. Ma résolution devant l'avoir beaucoup surpris, et il paraissait indécis.

—En effet, reprit-il après quelques instants, nul qui saura comment tu es arrivé ici ne t'accusera de manquer de courage; mais la surface offre parfois des apparences de force, tandis qu'il n'y a au fond que le désespoir. Ah! Manuel, je crains bien que nous n'ayons pas beaucoup avancé hier. Ne prends pas mes paroles en mauvaise part; mais, pour que je connaisse l'état de ton âme, réponds avec la plus grande sincérité possible à tout ce que je te demanderai.

—Parlez, mon père, parlez.

—Quand tu es arrivé dans cette ville, qu'espérais-tu, que désirais-tu?

—La mort.

—Mais tu ne la désirais plus, ou je me trompe fort, quand je te parlai pour la première fois.

—Alors je désirais une mort chrétienne.

—Depuis quand et de quelle manière était né en toi ce désir?

—Depuis hier, quand je vis que la mort semblait s'éloigner de moi, et que je compris qu'il est plus beau de vivre comme vous viviez que de mourir comme je le souhaitais.

—Et mon existence a pu te paraître digne d'envie?

—Oui, mon père; avant de vous voir je vous avais entendu. La tête appuyée contre cette cloison, je n'ai perdu aucune des paroles que vous avez prononcées en parlant d'une nouvelle vie à l'étrangère que vous exhortiez. J'étais extrêmement ému, et sentant en moi les premiers symptômes de la maladie, je voulus vous appeler quand vous partiez, mais je ne le pouvais déjà plus.

—Grand Dieu! et je passai près de toi sans que mon cœur me dit que quelqu'un me réclamait? Vois si nous avons sujet de bénir la Providence, et si, alors même que nous passerions toute notre vie à l'adorer, nous pourrions jamais reconnaître les bienfaits dont elle nous comble. Ainsi je parlais aussi pour toi quand j'élevais la voix pour acheminer cette âme pénitente à la demeure éternelle. Ah! dès lors sans doute la soif du pardon dut entrer dans ton âme; dès lors sans doute la mort n'était plus redoutable pour toi; et dans ce cas, le Dieu tout-puissant n'eut pas seulement en vue, en te rappelant à la vie, de sauver ton âme; déjà peut-être il ouvrait devant tes pas la voie dans laquelle je te vois disposé à entrer.

—Est-ce à dire, mon père, que je puisse compter sur vous?

—Ne précipitons rien, Manuel; et d'abord dis-moi si tu sais que le siècle (ce monde que tu appelais ton ennemi) est irrité contre nous; qu'il s'oppose à ce que le nombre de nos frères se multiplie, et qu'il menace même de nous fermer le cloître d'un moment à l'autre, et de nous en chasser comme d'une demeure étrangère?

—Je le sais, mon père, et j'ai aussi, pendant quelque

temps, prêté l'oreille aux discours du siècle; maintenant ils ne font plus aucune impression sur moi.

—Et si la tempête se déchaîne sur nous, et que, là où tu crois pouvoir goûter la paix, tu ne rencontres que les tribulations les plus amères?.....

—Ne les rencontrerez-vous pas, vous aussi? et puis-je souhaiter autre chose que de vous prendre pour guide, dans le calme comme dans la tempête?

—Jeune homme, il est possible que ta vocation soit véritable; mais elle pourrait aussi n'être qu'une ruse de celui qui sait nous porter au mal en feignant de nous enseigner la route du bien. Il est nécessaire d'éprouver cette vocation.

—Et de quelle manière?

—En la faisant passer par le creuset du temps.

—O mon père, ne retardez pas trop l'accomplissement de mes plus chers désirs. Je vous en conjure par le souvenir des âmes qui ont reçu de vous leurs dernières consolations. Je sais que votre Institut réclame cette épreuve, mais il la laisse faire dans le cloître même. Je n'ai plus la fièvre; consultez mon pouls. En ce moment je pourrais me lever et vous suivre partout où il vous plairait de me conduire; mais ne me faites pas longtemps attendre; ne me laissez pas abandonné à moi-même quand vous savez que, si je suis enfant par les années, j'ai pas-é déjà par tant de tribulations, que peut-être je ne résisterais pas à de nouvelles épreuves. Ne m'avez-vous pas appelé votre fils?

—Oui, Manuel, parce que, dès que je t'ai vu, Dieu m'a inspiré de te parler avec toute la tendresse qu'un père témoigne à son fils; et je persiste à te donner ce nom. Mais en te traitant comme un fils, j'ai droit d'attendre de toi l'obéissance qu'un fils doit à son père.

—Sans doute, et la mienne sera sans bornes.

—Eh bien, je te demande de ne pas revenir sur ce sujet, jusqu'à ce que, après y avoir bien réfléchi, je t'en reparle moi-même.

—J'obéirai.

—Adieu pour aujourd'hui, Manuel.

—Reviendrez-vous, mon père?

—Oui, si Dieu me le permet, comme je l'espère.

XXIII.

Tel qu'un homme qui, pour échapper à un péril imminent, fait un effort extraordinaire dont il se croyait à peine capable, et qui, une fois le but atteint, se sent complètement épuisé et comme anéanti, ainsi je me trouvais quand le père Joseph eut pris congé de moi. Je crus d'abord que j'allais tomber en défaillance; mais je me remis peu à peu, et bientôt je ne savais plus comment exprimer la satisfaction que j'éprouvais pour avoir eu le courage de dire: "Voilà ce qu'il me faut, et sans cela il n'est pas pour moi de paix ni de bonheur sur la terre." Je me retournai de tous côtés comme pour essayer mes forces: je me mis sur mon séant, et je voulus même sortir de mon lit et m'habiller; mais je renonçai à ce projet en pensant que l'heure était trop avancée, et que je ferais mieux d'attendre qu'il fit jour pour me lever.

André entra bientôt après, me présenta une tasse dont je bus le contenu sans demander ce que c'était, et me souhaita le bonsoir.

Sa femme vint ensuite pour savoir si j'avais besoin de quelque chose. Et s'en allant elle me dit:

—Comment avez-vous mis le père Joseph de mauvaise humeur?

—Moi, répondis-je avec étonnement; le ne crois pas lui avoir donné sujet d'être mécontent de moi.

—Si je dis cela, ajouta-t-elle, c'est qu'il est parti sans nous adresser une parole; il m'a même semblé qu'il portait son mouchoir à ses yeux. Mais je serais très-fâchée de vous donner de l'inquiétude. Peut-être ne faisait-il que s'essuyer le visage. Je crois que cette nuit vous n'aurez pas besoin qu'on vous veille.

—Non, je me sens tout à fait bien.

—Prenez toujours ce sachet de camphre, et gardez-le sur vous. On m'en a donné plusieurs, et l'on dit que c'est un excellent préservatif. Je le mets sous votre oreiller.

Je la remerciai et elle me laissa seul. Mon sommeil fut paisible. Quand je m'éveillai, je voyais si clairement tous les objets de ma chambre que je crus qu'il était jour. Cependant je n'entendais pas la moindre rumeur dans toute la maison, et au dehors l'air n'était ébranlé ni par le bruit des passants et des voitures, ni par le tintement des cloches. Je craignais que tout ne fût resté désert et qu'on ne m'eût abandonné. Je m'habillai en tremblant, et je regardai par la fenêtre qui donnaient sur le balcon. La lune brillait dans son plein et donnait à la nuit l'apparence d'un jour pâle. Mon âme s'ouvrit à de doux souvenirs. Quand j'avais vu Adèle pour la dernière fois, les rayons de la lune éclairaient son visage, et peu après, quand elle disparut, les plis flottants de son vêtement. Je me rappelais très bien qu'elle m'avait dit que, partout où je serais, si cet astre se montrait à mes yeux, j'en eusse qu'à le regarder en pensant qu'elle ferait de même de son côté. En ce moment peut-être, pensai-je, elle se promène dans le jardin, entourée de fleurs de notre enfance, et occupée à contempler cette lune qui brille aujourd'hui d'un éclat si pur. Ces reflets blanchâtres pourraient apporter jusqu'à moi quelques-uns de ces regards si doux à mon cœur. Dis-moi donc, ô lune, ce qu'elle fait en ce moment, si une larme coule sur ses joues, si elle est encore un nom qu'elle prononce avec tendresse, si son visage s'est flétri et si des soupis s'échappent de son sein. Dis lui que je suis ici, occupé à te contempler comme elle fait sans doute elle-même. Mais tu sembles me dire qu'elle ne songe qu'à préparer ses habits de noce, qu'elle sourit avec bonheur à ceux qui l'entourent, qu'elle poursuit un papillon, regarde un ver luisant ou ajuste une fleur à sa coiffure. Quelle fleur aura-t-elle choisie? Mais que m'importe? Dis-lui que j'ai enfin trouvé la paix de l'âme, et que je viens d'entrer dans une voie dont le côté qui regarde le monde est bordé d'œillets jaunes. Porte-lui un dernier et éternel adieu, car je ne pourrais plus te contempler toi-même, parce que tu ne cesserais de me peindre sa douce image, cette image que je dois et que je veux éloigner à jamais de moi.

Je retournai à mon lit, et tirant de dessous mon oreiller le sachet qu'y avait déposé la femme d'André, je le mis sur mon sein, non par aucun sentiment de crédulité, mais parce qu'il me semblait que sa bonne odeur m'avait procuré le sommeil. En effet, je m'endormis de nouveau. Mais, cette fois, l'image que je voulais chasser loin de moi me poursuivait cruellement. Partout je voyais Adèle. Si j'errais sur le bord des précipices et à travers des rochers escarpés, elle accourait vers moi, et m'éveillait avec un brin de paille, qu'elle promenait doucement sur mes tempes. Si je me dirigeais vers la prairie, sa tête m'apparaissait entre deux touffes de fleurs, et elle me disait en souriant qu'elle était sur le point de marcher à l'autel. Et quand, fatigué de la rencontrer de toutes parts sur la terre, je levais les yeux vers le ciel, là encore les étoiles revêtaient son image pour me dire qu'elle restait dans le monde, que partout où j'irais je la retrouverais, et que la nature entière prendrait plaisir à me la représenter.—O ma sœur, m'écriais-je alors, ne m'as-tu pas recommandé de bannir de mon cœur la mélancolie? et ne vois-tu pas que tu es toi-même ma mélancolie, et que, si tu te caches à mes yeux, je retrouverai aussitôt la paix? Fuis donc, ô ma sœur, fuis loin de moi, toi qui me donnais naguère de si sages conseils et de si tendres consolations.

Quand je m'éveillai, j'étais las de lutter contre mon rêve. Il était jour. Le premier objet que je vis sur ma table fut la lettre que j'avais dictée à André. C'est toi qui seras mon salut, dis-je en la pressant sur mon cœur, car tu me sépareras entièrement du monde qui s'acharne à m'offrir des fantômes séduisants et des images de félicité; tu imposeras silence à la tentation; tu diras aux hommes que j'ai cessé d'être homme, et à la nature entière que je suis maintenant au-dessus d'elle, puisque je repose dans le sein même de son Auteur. Etroitement uni avec lui, quel pouvoir aurez-vous désormais sur moi? Laissez-moi donc vivre seul. Je ne veux de mal à personne, je ne suis pas né pour troubler le repos de mes semblables. Puisqu'il ne vous plaît pas que je respire le même air que vous, j'en chercherai un autre; mais ne me poursuivez ni de vos caresses, ni de vos injustices, ni de vos charmes trompeurs. Je vous souhaite du bien à tous, je m'humilie devant vous tous; mais si vous m'arrachiez à ma solitude, vous feriez plus que de m'ôter la vie: vous me rendriez le plus infortuné des hommes. Quel rôle jouerais-je parmi vous? Ennemi de la lumière, je me verrais condamné à nager dans son sein. Ayant rompu avec les sentiments tendres, il me faudrait prendre un visage riant, quand mon âme serait brisée de douleur. Vous ne pourriez que favoriser mes passions, et moi, je sais, ô mon Dieu, que je dois en triompher, si je ne veux pas qu'elles me perdent. Laissez-moi donc, de grâce, et recevez ma lettre d'adieux.

J'étais tout tremblant. D'une main je pressais cette lettre sur laquelle je fondais mes dernières espérances de triompher du monde, et de l'autre j'essayais en vain de me vêtir. Je ne sais si j'aurais eu le courage de mettre la lettre à la poste; mais les forces me manquèrent tout à coup, et vaincu par cette lutte de sentiments contraires, je fus pris de vertige, et la lettre s'échappa de mes mains. Je la cherchai à tâtons, tandis qu'elle semblait tourner autour de moi, et je finis par tomber évanoui.

Quand je revins à moi, je crus d'abord que tout ce qui m'était arrivé pendant la nuit était un rêve; mais bientôt la voix de la femme d'André frappa mes oreilles.

—Heureusement, disait-elle, ce n'a été qu'une faiblesse. Mais qui donc vous a mis en tête de vous habiller si matin et de vous en aller ainsi tout seul? Aviez-vous pris quelque nourriture ou seulement un demi-verre de bon vin, pour vous fortifier? En ne saviez-vous pas que c'était tenter Dieu que de vous en aller aujourd'hui sur vos jambes, vous qui étiez mourant hier, sans que personne vous soutint? Vous ne pourriez pas aller seul à l'église, à plus forte raison à la poste.

—Comment cela, à la poste? lui demandai-je très étonné.

—Oui, *senorito*, à la poste! Croyez-vous par hasard qu'on ne découvrirait pas vos malices? Pensiez-vous qu'on ne verrait pas que vous vouliez porter vous-même votre lettre, sans doute parce que vous ne vous fiez pas à nous? Mais on a tout deviné, et vous verrez s'il fait bon de vivre avec des gens qui vous veulent du bien. Quand vous vous êtes mis à faire rouler la table, j'ai vraiment cru que la maison allait s'écrouler. Je suis entrée, et j'ai vu aussitôt ce qui en était, car vous aviez à vos pieds la lettre accusatrice.

—Et qu'en avez-vous fait? lui demandai-je avec anxiété.

—Ce que j'en ai fait? et qu'en vouliez-vous faire vous-même? Je me suis dit: elle est cachetée et elle a son adresse; il n'y a donc plus qu'à la mettre à la poste.

—A la poste!

—Ce n'est pas moi qui l'y ai mise, qu'avez-vous besoin de vous fâcher? Devais-je vous laisser là sans connaissance? Mais comme André était sorti, j'ai appelé le garçon, qui sait lire, et je l'ai chargé de la commission.

—Et il a mis la lettre?

—Non-seulement il l'a mise, mais, comme je devinais tous vos désirs, je lui ai dit que, s'il en était arrivé une pour vous, il la rapportât.

—Eh bien?

—Eh bien, au lieu d'une, il en a rapporté quatre. Mais voilà que l'on m'appelle. Je reviendrai bientôt. Vous avez vos lettres sous votre oreiller, à côté du sachet. N'allez pas les lire avant d'avoir pris quelque chose, mauvaise tête: et qu'on se tienne bien tranquille: sinon, je vais tout raconter au père Joseph, entendez-vous? Celui-là, je suis sûre, vous grondera comme vous le méritez. Qu'on ne bouge donc pas, et à bientôt.

(A continuer.)

Le Liquide Rhumatique de Jacobs guérit les Brûlures.

DECES.

A St. Ours, le 1er mars courant, chez sa tante, Mme Lemelin, à l'âge de 15 ans et 2 mois, Eugène, fils de Zéphirin Marchessault, cultivateur, de St. Ours.